

VERSION

Vous traduirez en français le texte suivant dans son entier :

Elizabeth Feijão era uma gata siamesa vesga, de olhos azuis. Nascera na casa de uma japonesa chamada Mitsuko, que a habituara a comer sardinha crua. Quando foi para minha casa aprendeu a comer ovos, carne, legumes, verduras, feijão com arroz, mouros e cristianos, à maneira cubana. À medida que envelhecia, Elizabeth, além de tornar-se rabugenta, passara a exigir, como vitualhas, apenas sardinhas frescas, recusando-se a comê-las se antes tivessem sido congeladas e protestando com insistência e veemência se fossem colocadas no seu prato. Por ter a consciência pesada (pois levava Elizabeth, ainda púbere, para ser castrada) eu, ou a empregada, diariamente percorríamos as feiras livres e peixarias da cidade à cata de sardinhas frescas. Também agora, mal o dia raiava, Elizabeth exigia ruidosamente que a areia do seu banheiro, um tabuleiro de alumínio que ficava na parte de serviço do apartamento, fosse removida e substituída por areia limpa. Quando jovem Elizabeth raramente se manifestava, o único ruído que produzia regularmente era o das unhas sendo afiadas no carpete ou nos estofados das poltronas. Era preciso que lhe pisassem o rabo, ou coisa pior, para que emitisse uma pequena miadela. Mas agora dava lancinantes gemidos sem motivo aparente, só cessando quando eu a pegava no colo e lhe dava beijos e falava com ela. Passara a detestar a solidão, um dos grandes prazeres dos gatos jovens e saudáveis. Quando eu chegava em casa, do escritório, ela me seguia pela casa, da maneira indigna dos cães, implorando carinho. E ela já fora capaz, em tempo não muito distante, de morar com um lagarto. Um dia – nessa época eu morava com Berta Bronstein – eu estava na praia, no calçadão do Leblon, quando vi um sujeito com um lagarto grande, de mais de um metro, negro de manchas amarelas brilhando ao sol, amarrado pelo pescoço por um cordão de náilon. Foi amor à primeira vista. Perguntei o que o lagarto comia. “Ovo”, respondeu o sujeito que segurava o animal, “hoje já comeu oito, antes de vir passear.” O lagarto exibiu a língua para fora, rapidamente, como se tivesse ainda um resto de gosto de ovo na boca. “E pensar que tem gente que mata um animal desse para fazer uma correinha de relógio”, eu disse. “Esse não”, respondeu o homem, com certo orgulho na voz, “esse é grande, dá um par de sapatos e mais uma carteira. Além da correinha.” Curvei-me e acariciei o animal; sua pele era solta, como uma roupa larga, e o corpo, dentro, parecia ser feito apenas de um único duríssimo osso. “Dois mil”, disse o homem. Levei o lagarto para casa.

Rubem Fonseca, *A Grande Arte*, Bertrand Editora, 2013 [1^e édition : 1983] (pp. 51-52).

THÈME

Vous traduirez en portugais le texte suivant dans son entier :

Marie aimait son prénom. Moins banal qu'on ne le croyait, il la comblait. Quand elle disait qu'elle s'appelait Marie, cela produisait son effet. « Marie », répétait-on, charmé. Le nom ne suffisait pas à expliquer le succès. Elle se savait jolie. Grande et bien faite, le visage éclairé de blondeur, elle ne laissait pas indifférent. À Paris, elle serait passée inaperçue, mais elle habitait une ville assez éloignée de la capitale pour ne pas lui servir de banlieue. Elle avait toujours vécu là, tout le monde la connaissait. Marie avait 19 ans, son heure était venue. Une existence formidable l'attendait, elle le sentait. Elle étudiait le secrétariat, ce qui ne présageait rien – il fallait bien étudier quelque chose. On était en 1971. « Place aux jeunes », entendait-on partout. Elle fréquentait les gens de son âge aux soirées de la ville, elle n'en manquait pas une. Il y avait une fête presque chaque soir pour qui connaissait du monde. Après une enfance calme et une adolescence ennuyeuse, la vie commençait. « Désormais, c'est moi qui compte, c'est enfin mon histoire, ce n'est plus celle de mes parents, ni de ma sœur. » Son aînée avait épousé un brave garçon l'été d'avant, elle était déjà mère, Marie l'avait félicitée en pensant : « Fini de rire, ma vieille ! » Elle trouvait grisant d'attirer les regards, d'être jalosée des autres filles, de danser jusqu'au bout de la nuit, de rentrer chez elle au lever du jour, d'arriver en retard au cours. « Marie, vous avez encore fait la vie, vous », disait à chaque fois le professeur avec une fausse sévérité. Les laiderons qui étaient toujours à l'heure la contemplaient rageusement. Marie éclatait de son rire lumineux. Si on lui avait dit qu'appartenir à la jeunesse dorée d'une ville de province n'augurait rien d'extraordinaire, elle ne l'aurait pas cru.

Amélie Nothomb, *Frappe-toi le cœur*, Albin Michel, 2017

Vous répondrez en français aux questions suivantes :

- 1) Expliquez vos choix de traduction pour les occurrences d'emploi de son soulignées dans le texte :
 - Marie aimait son prénom,
 - cela produisait son effet,
 - les gens de son âge,
 - son rire lumineux.

- 2) Proposez des pistes de traitement, en situation d'enseignement, pour les occurrences d'emploi de on soulignées dans le texte :
 - On était en 1971.
 - entendait-on partout
 - Si on lui avait dit

INFORMATION AUX CANDIDATS

Vous trouverez ci-après les codes nécessaires vous permettant de compléter les rubriques figurant en en-tête de votre copie.

Ces codes doivent être reportés sur chacune des copies que vous remettrez.

► **Concours externe du CAPES de l'enseignement public :**

| Concours | Section/option | Epreuve | Matière |
|----------|----------------|---------|---------|
| E B E | 0 4 3 3 E | 1 0 2 | 3 4 4 8 |